



Zabou Breitman dans le taxi de Jérôme Colin : l'interview intégrale



Jérôme : bonjour

Zabou Breitman : bonjour

Jérôme : dites-moi

Zabou Breitman : Blanval, svp. Vous savez où c'est ?

Jérôme : Blanval ? Evidemment

Zabou Breitman : ok



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Zabou Breitman

Jérôme : au château d'Ittre ?

Zabou Breitman : voilà !

Jérôme : c'est parti ! On y va ? (*la musique est celle de Dr. Dre*). Allez ! Ça vous plaît ça ?

Zabou Breitman : ouais. C'est très très bien cet album

Jérôme : ah ouais, c'est génial !

Zabou Breitman : super album.

Jérôme : c'est de la musique qui donne envie d'enlever son t-shirt, moi je dis !

Zabou Breitman : voilà, d'ailleurs je vais le faire. (*rires*) maintenant !

Jérôme : c'était bien la visite ?

Zabou Breitman : ça m'a beaucoup plu.

Jérôme : ça vous a plu...

Zabou Breitman : plus que ça, j'étais comme une folle quoi...

Jérôme : c'est vrai ?

Zabou Breitman : j'avais l'impression de replonger dans chaque planche, dans chaque dessin, dans chaque personnage, dans...tout quoi. C'était dingue ! C'est comme si je revenais dans une ancienne maison de famille, quoi, quand j'étais petite. Comme une maison quand j'étais petite avec tous les gens que je retrouve...

Tintin, c'est une passion de petite fille ?

Zabou Breitman : ah oui ! Et je me suis aperçue après que j'étais une des rares petites filles à connaître Tintin.

Jérôme : C'est ce que j'allais vous dire, c'est plutôt un truc de garçons, Tintin

Zabou Breitman : c'est un truc de garçons. Mais mon père est un grand féministe et je lisais tout, je voyais tout, je lisais tout...ça va de Tintin, j'ai aussi les Gotlib, euh...voilà. Après, tous les Rubriques-à-Brac et tout ça. Mais j'ai aussi la Comtesse de Ségur, mais j'ai aussi toute la poésie, Baudelaire, Rimbaud, et puis la SF, le fantastique, le gore... personne lisait ça...Lovecraft, pfff

Jérôme : gamine, ça ?

Zabou Breitman : ah ouais, j'étais une dingue ! je lisais...je lis plus, c'est comme si j'avais tellement lu...Victor Hugo, Les Misérables, tout ! en fait, tout ! N'importe quel genre...

Jérôme : mais quoi, avant 20 ans ?



Zabou Breitman : oui !

Jérôme : ah ouais...

Zabou Breitman : ah ouais, avant 20 ans, j'avais une vie mais monstrueuse. J'ai commencé à 6 ans et le début, c'était vraiment Tintin. Ça a été Tintin. Et c'est tellement fort Tintin, tellement fort imprégné, d'ailleurs quand on regarde après coup, on comprend vraiment que c'est un grand grand dessinateur, en fait.

Jérôme : oui.

Zabou Breitman : on comprend que c'est pas seulement...oui...on comprend pourquoi ça a tellement perduré, mais que en fait, je m'en inspire tout le temps. Et là, je m'aperçois, je me dis, c'est amusant, je vais faire une mise en scène d'un Feydeau, et dedans, j'ai mis les Dupont-Dupond, hein. Y a deux personnages qui parlent tout le temps en même temps, et ils sont habillés, je les fais en 1910, ils ont ce look-là avec le petit melon. Je peux pas m'empêcher de...

Une famille très lettrée

Jérôme : y a des choses qui ne nous quittent pas. C'est incroyable d'avoir lu Les Misérables, Lovecraft, avant 20 ans. En même temps, vous venez d'une famille très lettrée.

Zabou Breitman : oui, vraiment avant 20 ans

Jérôme : votre papa, il était scénariste.

Zabou Breitman : ouais.

Jérôme : votre maman était comédienne, elle était québécoise, canadienne en tout cas.

Zabou Breitman : ouais, québécoise, vous avez raison, c'est important.

Jérôme : et donc évidemment, famille lettrée ça aide. Mais souvent ce que font les enfants, c'est grandir « contre ».

Zabou Breitman : oui.

Jérôme : vous, vous avez pas grandi « contre », vous avez grandi « avec ».

Zabou Breitman : alors, j'ai quand même grandi contre le fait de devenir une artiste du genre comédienne ou je sais pas quoi. Je voulais être prof d'anglais.

Jérôme : bien joué ! réussi ! jolie rébellion !

Zabou Breitman : oui, c'est un peu raté mais j'adore donner des cours quand même. J'aime la transmission. J'aime ça, j'aime ça. J'aime les jeunes, voilà ! Ça compte ! Donc donner des cours à des jeunes au théâtre, ça compte. C'est fort pour moi, c'est assez touchant, c'est assez bouleversant parce que c'est pas à sens unique un cours, c'est pas unilatéral, c'est à double sens, c'est...pour soi tout à fait autant qu'on donne, parfois plus même.



Les origines québécoises

Jérôme : vous êtes née où ?

Zabou Breitman : je suis née à Paris, conçue au Québec. Conçue à Montréal, pendant une grève d'acteurs, j'adore c'te histoire, il faisait -20 ... « conçue pendant cette grève d'acteurs », je trouve ça absolument formidable. Ça m'éclate, je sais pas pourquoi, mais ça me plaît. Y a un truc qui se passe là-dedans qui me plaît beaucoup. Et née à Paris. J'ai traversé en bateau, avec une maman qui a été très malade, je pense, pendant la traversée. Et voilà, je me suis retrouvée à Paris, avec une maman donc qui a passé Premier Prix au Conservatoire à Montréal. Et quand elle a passé le conservatoire à Paris, le premier tour elle l'a eu mais le deuxième tout non à cause de l'accent.

Jérôme : évidemment, c'est une barrière

Zabou Breitman : et ouais, les français sont...

Jérôme : un peu à cheval

Zabou Breitman : ouais, à l'époque ils l'étaient beaucoup, ils le sont encore un tout petit peu comme si l'accent... y a une sorte de petit snobisme... c'est très bizarre, or, ça compte. Je vous dis ça, c'est pas par hasard que je vous dis ça, parce que je me suis toujours sentie un tout petit peu plus à l'aise en Belgique et en Suisse qu'en France sur certaines choses. J'ai l'impression qu'on...

Jérôme : pourquoi ?

Zabou Breitman : eh ben, je me sens... je reconnais des choses du Québec. Je sais pas pourquoi.

Jérôme : ah ouais, c'est intéressant

Zabou Breitman : parce que je pense que ma mère disait toujours : Les Français.

Jérôme : oui, c'est ça, oui

Zabou Breitman : elle a toujours dit « Les Français ».

Jérôme : évidemment

Zabou Breitman : et donc, ça vous éloigne, forcément

Papa scénariste et Maman comédienne

Jérôme : De voir votre père scénariste, votre maman comédienne, par exemple on peut dire que votre père, il scénarisait notamment « Thierry La Fronde », qui était un immense succès de l'époque, et votre maman jouait dedans, elle jouait Isabelle, la femme de Thierry. Et vous, vous avez même joué dans un épisode quand vous étiez une toute petite fille.

Zabou Breitman : ouais.

Jérôme : c'est rigolo.



Zabou Breitman : oui, oui, parce qu'il écrivait, donc j'entendais, je le voyais taper à la machine et faire les épisodes...et puis il me racontait quand il fabriquait. J'avais 4 ans mais il me racontait comment il fabriquait, pourquoi il fabriquait comme ça... en fait, il partageait beaucoup. C'était une éducation active, mais passive aussi, c'est-à-dire, vous entendez tout le temps ça, c'est, ça devient naturel, quoi.

Jérôme : vous baignez dedans.

Zabou Breitman : c'est baigner dedans et ...

Jérôme : et pourquoi vous vouliez vous inscrire « contre », pourquoi est-ce que vous vouliez être prof d'anglais et que d'évidence, y avait pas d'envie de cette vie-là ?

Zabou Breitman : alors... je sais pas la sensation n'est pas de ne pas avoir envie de cette vie-là, ...c'était, tout était tellement possible et ouvert, j'avais tellement le droit de choisir ce que je voulais, que j'hésitais avec le dessin parce que je dessinais beaucoup, beaucoup, et bercée avec la bd et tout ça, y avait Crumb aussi, on lisait Crumb, c'est quand même dément quoi, je lisais quand même des trucs de dingue quand même, alors là pour le coup c'est pas une littérature de...enfin c'est pas du tout ce qu'on montre aux petites filles.

Jérôme : non, c'est pas enfantin, non.

Zabou Breitman : voilà, ni enfantin, ni ce qu'on montre, ni aux enfants ni aux petites filles, encore moins aux petites filles. Et, en fait, l'anglo-saxon, curieusement alors que ma mère avait un gros problème avec les anglophones ...

Jérôme : évidemment.

Zabou Breitman : c'était une séparation compliquée entre les francophones et les anglophones qui est beaucoup plus souple aujourd'hui. Mais enfin c'était chaud à l'époque. Et donc bizarrement, mon père qui était très anglophile, mais c'est pas pareil parce qu'il parlait de l'Angleterre, donc tout à coup, c'était pas tout à fait pareil. Moi ça me plaisait beaucoup, j'aimais beaucoup la langue anglaise. Et puis, je pense que j'avais la sensation que en fait, ça faisait plaisir à mes parents. Donc, la raison, vous voyez, si je veux être honnête, je me demande si c'est pas pour au fond, je me disais, au fond, je vais leur faire plaisir si je fais ça.

Jérôme : ha ha. Ça les rassurera.

Zabou Breitman : ça fait un peu. Oui, ça fait bien.

Jérôme : intéressant.

Zabou Breitman : ça fait moins bien de dire : oh je veux être comédienne. Ça faisait moins bien.

Jérôme : alors, après on croit toujours qu'on a un libre arbitre absolument incroyable sauf qu'on reproduit souvent, et vous c'est votre cas, puisque vous allez finalement devenir scénariste, metteur en scène, comédienne.



Zabou Breitman : la totale !

Jérôme : la totale ! vous allez pas mettre une activité de côté et vous allez continuer surtout toute votre carrière. Y a pas une activité que vous allez mettre de côté pendant votre carrière. Vous allez toujours écrire, vous allez toujours mettre en scène, vous allez toujours jouer, au théâtre et au cinéma. C'est quand même assez fort évidemment.

Le Noël des petits papiers

Jérôme : Le début, les premières petites choses du coup, c'est quoi ?

Zabou Breitman : par rapport à actrice ?

Jérôme : professionnelle, ouais.

Zabou Breitman : oh euh...pas d'argent, j'ai rien, on a...ils ont quand même vécu un échec cuisant et on a vécu dans la misère...Après Thierry La Fronde, mes parents, ils ont plus travaillé, on a vécu dans une misère noire, noire ! rien, rien, rien. Alors...

Jérôme : après une certaine forme de confort ?

Zabou Breitman : ah ben oui, et puis d'être connus partout et tout. Bon, ils étaient à mon avis assez nuls au niveau des sous, et tout nuls tous les deux. Mon père particulièrement. Mais un peu flambant mais ma mère disant : gardons un peu de sous. Elle venait d'un milieu très pauvre, hein, très populaire. Et lui, milieu plus bourgeois, mais lui il était très libre, lâché, voilà...

Jérôme : ah oui, donc, ils sont passés du grand succès à rien.

Zabou Breitman : à rien, mais rien moins que rien on va dire même. La misère et...mais pas la misère intellectuelle, hein !

Jérôme : évidemment.

Zabou Breitman : ce qui est la plus grande misère en fait, au fond, je m'en aperçois aujourd'hui parce que je dis : on n'avait rien, mais rien. Je me souviens des Noël des Petits papiers. Le Noël des Petits Papier, c'est un Noël où ils avaient tellement rien qu'ils ont...c'étaient des petits papiers prometteurs. C'était bon... « un bon pour » ...bon pour une robe, bon pour...et ça m'avait fait de la peine, non pas parce que je n'avais rien mais parce que, eux, n'avaient rien. Et qu'ils ne pouvaient pas offrir quelque chose à leur fille unique et qu'ils étaient désespérés de pas pouvoir, ils étaient tristes de pas avoir de cadeaux ; j'étais triste par empathie pour leur sentiment profond d'échec et de misère. Ils avaient un sentiment terrible. Et je sentais que mon père, ça le désespérait de pas pouvoir. Parce qu'il était très cadeaux. Il offrait tout le temps des trucs, et donc il était désespéré. On avait des petits bons très, très jolis, je me souviens, ça m'avait mise vraiment très, très mal. Donc, je pense que l'éducation d'avoir vu les deux, je crois que j'aurais pas la même vie, bon évidemment si j'avais pas, si j'avais pas mais si j'avais pas connu d'échec. Si j'avais pas connu cet échec-là. C'est-à-dire que pour moi travailler, c'est fondamental, et très tôt, je me suis dit : si jamais ça marche pas, c'est pas grave, je peux faire n'importe quel autre métier.





Tu peux faire ce que tu veux

Jérôme : résultat, vous faites plein de métiers, parce que vous écrivez, vous mettez en scène, vous êtes comédienne. Est-ce que vous croyez que ça vient de là ? Vous vous dites : oh s'il y a un des aspects qui fonctionne moins, j'aurai les autres. Est-ce que du coup vous prenez de l'assurance ?

Zabou Breitman : je crois pas que ça soit ça la raison, je crois que c'est la curiosité d'abord. De comment on peut faire un truc, comment on peut y arriver et aussi, poussée par un père qui m'a dit : tu peux faire ce que tu veux ! Il m'a toujours dit : fais ce que tu veux. Et même par exemple le bricolage, l'électricité des conneries comme ça, bon...qui sont réservées aux garçons. Et un jour mon père m'avait dit : bon, je vais te montrer comment on change une prise électrique, et moi j'avais dit : ah mais non ça c'est des trucs de garçons, je vais pas savoir. Et il me dit : mais tu penses que t'es plus con qu'un garçon pour changer une prise électrique ? Oui, mais si je comprends pas ? Mais tu sais ce que tu fais, tu réfléchis, tu te poses, tu regardes, tu lis une notice, tu vas savoir, j'te jure que tu vas savoir. Et tout ce que tu n'as pas, tu peux le faire. Tu peux toujours tout faire en soi et tout fabriquer. Tout, tout. Si tu l'as pas, tu le fabriques. Et donc, forte de ça, parce que c'est une force, eh bien y a pas de raison de pas pouvoir faire quelque chose en fait. C'est plutôt ça, la raison, c'est pas ouais je vais savoir tout faire.

Jérôme : on vous avait assez peu vendu cette chose catastrophique qui est de répéter aux enfants sans cesse que la vie à venir, ça va être une épreuve, on vous dit ça à l'école tout le temps et dans les familles : attention, ça va être dur ! On vous a plutôt vendu que ça allait être une aventure.

Zabou Breitman : c'est une aventure.

Jérôme : c'est pas mal hein ? ça change tout ça non ?



Zabou Breitman : ben, je vois aujourd'hui que oui. Mon père, il me disait, parce qu'on disait : faut lire ça, faut lire ça ! non ! lis ! N'importe quoi, lis. Tu peux tout faire. Vous vous rendez compte, la liberté ? Il a fallu du temps pour que je comprenne. C'est ma fille, c'est incroyable quand même qui m'a fait noter les disparités femme-homme et qui me disait tout le temps mais parce que toi t'as eu de la chance, tu te rends pas compte à quel point...alors que moi j'ai eu une maman qui a été brimée enfant, c'était terrible ! En tant que petite fille, il fallait qu'elle soit uniquement secrétaire, pas faire ça, pas faire ça...et elle me disait tout le temps, elle est plus là ma petite maman, et c'est terrible parce qu'on comprend les choses un peu après, après sa disparition. Elle me disait tout le temps : oh mais toi tu as de la chance ! Et ça m'énervait parce que je me disais : ouais, alors d'accord, donc moi, je fais rien. En fait, elle avait raison, bien sûr que j'ai de la chance ! Ça c'est une chance, de dire ce que vous venez de dire : tu peux tout faire, la vie, c'est une aventure, vas-y ! Eclate-toi ! Mais évidemment, c'est pas menaçant.

Jérôme : c'est pas menaçant, sauf que pas mal de parents, et d'ailleurs des fois même nous je pense, parce qu'on est inquiets pour nos enfants, l'école aussi ...

Zabou Breitman : les prévenir. En fait, on les prévient alors que je pense pas que ça arme.

Jérôme : ah ben non ça n'arme pas d'avoir peur, évidemment, ha ha !

Zabou Breitman : oui, quelqu'un m'a dit : ça va, vous n'avez pas peur ? Mais non, j'ai jamais peur. Pourquoi j'aurais peur ? y a pas, y a pas un lion. A moins que, je ne sais pas...

Jérôme : non, pas souvent.

Zabou Breitman : à moins que vous-même...non, non, mais y a pas de lion qui va me manger. A part ça, je veux dire, je vois pas trop, je vais pas tomber dans un gouffre.

Jérôme : bien sûr !

Zabou Breitman : peur de quoi ? on va se rencontrer, on va parler.

Jérôme : bien sûr !

Zabou Breitman : mais moi ça m'éclate, je suis trop contente à chaque fois qu'y a un truc. Là cette aventure-là, je l'adore. Je suis trop contente.

Jérôme : eh bien, c'est très bien.

Revenons aux débuts

Jérôme : vous dites : ben, les premiers boulots c'est pour l'argent parce qu'il n'y en avait tout simplement plus à la maison.

Zabou Breitman : oui, parce que je voulais faire des études, mais moi je faisais des études parce que, juste pour la curiosité. J'avais fait lettres classiques, latin-grec, et on me disait tout le temps ça sert à rien le grec, c'est une langue morte. Et alors, c'est amusant parce qu'aujourd'hui, en fait, ça sert à tout ! Ce qui est utile, c'est pas l'application, c'est pas à quoi ça va servir



immédiatement, c'est à quoi ça va servir en plus large. Alors, après je suis allée au cours pour voir le grec moderne, mais pas pour apprendre le grec moderne, pour voir ce qui c'était passé entre le grec ancien et le grec moderne. Juste comme ça, pour m'amuser. Et puis au bout d'un moment, j'avais plus rien à manger. Donc je dis : oh il faut que je fasse un truc, et mon père me dit : ah mais je me souviens de cette dame qui travaillait à Téléfrance films à l'époque de Thierry La Fronde, où ils avaient plus rien, mais je peux te mettre encore en contact avec elle, c'était une des fidèles, une des rares fidèles, parce que je crois qu'il y a une audition pour présenter des émissions pour les enfants. Alors, j'ai dit : bon d'accord, donc j'ai passé une audition avec Jacqueline Joubert, qui est une ancienne speakerine de la télévision française, et qui est aussi la maman d'Antoine De Caunes. Et qui me fait passer l'audition, et me dit : mais vous êtes incroyable ! parce que j'étais très...elle me dit : vous êtes tellement à l'aise ! ben je dis : ben oui...c'est pareil...

Jérôme : j'ai pas peur...

Zabou Breitman : ben, oui j'ai pas peur, qu'est-ce que je risque ? et donc tout de suite, elle m'a prise. Et voilà et j'étais contente parce que je pouvais être un peu plus libre de...mais je me suis jamais sentie...

Jérôme : donc, vous avez bossé pour Récréa2, pour Dorothee, c'est ça ?

Zabou Breitman : c'est ça, ouais.

Jérôme : et ça vous plaît ou ça vous plaît pas ?

Zabou Breitman : ouais, j'adore. Je fabrique des trucs, j'écris des sketches, je revendique absolument tout. Tout !

Jérôme : évidemment.

Zabou Breitman : y a pas de raison, parce que je pense que les choses... ça apprend toujours quelque chose.

Jérôme : oui.

Zabou Breitman : j'apprends un truc, je sais me placer, j'apprends...j'apprends, j'écris, vous vous rendez compte ? on me donne la possibilité d'écrire des sketches, des machins, en fait j'ai commencé à écrire là, au fond.

Jérôme : c'est là que naît Zabou hein finalement.

Zabou Breitman : oui.

Jérôme : parce que c'est pas votre prénom, Zabou. C'est là que naît Zabou et tout simplement Zabou et puis va y avoir les premiers films, c'est des films particuliers, c'est « Elle voit des nains partout ».

Zabou Breitman : ouais.



Jérôme : c'est « Gwendoline » de Just Jaeckin, ce sont des films un peu particuliers évidemment, un peu légers.

Zabou Breitman : oui, dans des genres différents.

Jérôme : dans des genres différents mais un peu légers.

Zabou Breitman : ouais.

Jérôme : c'est vrai hein ?

Zabou Breitman : ouais, ouais, complètement. Je suis super contente

Jérôme : et ça, ça vous éclate ?

Zabou Breitman : ben ouais... je vis de mon travail !

Jérôme : dément !

Zabou Breitman : vous vous rendez compte ?

Jérôme : ah ben oui, je m'en rends compte, oui.

Zabou Breitman : pour un enfant de parents qui ne vivaient plus de leur travail, qui ne vivaient plus du tout. Ouais, je vivais de mon travail ! J'étais super contente ! j'étais tout le temps sur le plateau.

Jérôme : et là vous avez quel âge quand vous tournez ça ?

Zabou Breitman : 20 ans

Jérôme : ah oui, c'est ça, donc très tôt.

Zabou Breitman : et j'étais tout le temps sur le plateau. Tout le temps, tout le temps. Pour apprendre, pour regarder parce que tout me plaisait. Puis comme je connaissais bien la caméra, mon père me racontait toujours tous les travellings, les nuits américaines, les mouvements de caméra, les machins, j'adorais ça !

Jérôme : et vos parents, à ce moment-là ils vous disent : bravo ou ils vous disent : fais gaffe ça peut s'arrêter du jour au lendemain comme ça s'est arrêté pour nous ?

Zabou Breitman : non, ils disent rien, rien..

Jérôme : ils disent rien, ils font pas peur.

Zabou Breitman : non mais c'est bien, t'as de la chance. Ma mère me dit : t'as de la chance. Moi ça m'énerve. Et mon père me dit euh...ouais, il est content. Tout va bien, tout le monde est tranquille. Y a pas.. c'est pas ni bizarre, ni...tout m'est égal, enfin tout m'est égal, non, je suis ravie. Je suis très contente. Je suis contente, j'ai des sous, je peux payer un loyer, ...

Jérôme : la vie commence.



Je n'ai jamais rechigné sur le travail

Zabou Breitman : la vie commence. Ensuite, je me retrouve à faire le Rocky Horror Show avec des Anglais. Improbable, une troupe anglaise, dans un petit théâtre, c'était génial ce truc, génial ! Je me suis éclatée ! Mon père jouait aussi le Dr Scott parce qu'il chante bien, on était... sur son fauteuil roulant en bas résilles, là enfin le Dr Scott dans le truc quand même c'était un peu rock, très, très rock'n'roll quand même ! et il était partant pour tout donc on était ravis, on s'est marré comme des fous. J'ai joué au théâtre avec lui quand même, non mais c'était trop bien ! C'était la fête ! et puis ...qu'est-ce qui s'est passé après ? ben, j'ai enchaîné des films, des petits rôles. Alors c'est là, c'est là où je crois que mon éducation a beaucoup servi. C'est-à-dire que j'avais pas de travail ? ben des petits rôles, ah ben non tu vas pas faire ça, t'as fait ça avant...ben oui mais c'est pas grave. Je n'ai jamais rechigné sur le travail, jamais. J'ai jamais dit : ah non c'est trop petit. J'ai dit : ah non c'est pas bien. Ça peut m'arriver de dire : ah non c'est pas bien. Mais c'est pas parce que c'est petit. Si c'est petit et formidable, je vais le faire. D'ailleurs souvent je leur dis : mais je préférerais faire une belle scène, point. Ça m'est égal si ...et c'est pour ça que je ne me suis pas battue pour les rôles principaux, non plus. Parce que, en fait je suis heureuse de participer à des projets mais j'aime bien les projets qui sont aussi des films populaires, des films décalés, y a des acteurs que j'adore, mais j'aime indifféremment des acteurs qui sont dans des genres, on va dire, qui eux-mêmes se croisent jamais.

Jérôme : oui, c'est ça.

Zabou Breitman : ah ben oui, je suis le seul petit pont entre tous ces gens-là mais y a des gens qui se sont jamais vus, jamais croisés, qui ne travailleront jamais ensemble. C'est des gens qui ne connaissent absolument pas ...le théâtre subventionné ne sait pas ce que je fais dans le théâtre privé, le théâtre privé ne sait pas ce que je fais au cinéma, c'est complètement fou quoi. Je connais des gens que j'adore pour des raisons différentes, j'aime, je peux aimer Pascal Rambert et Kad Merad. Non, cela dit, lui il peut faire le passage je pense. Mais Kad c'est un mec que j'adore. J'adore, j'adore ce mec, je trouve que c'est un acteur...depuis longtemps, je le dis et maintenant ça commence, il commence à avoir ses lettres de noblesse parce qu'il a fait « Baron Noir », mais ça fait longtemps que je pense que ce type est un très bon acteur. Et c'est curieux comment les gens stigmatisent tout.

Jérôme : mais ouais !

Zabou Breitman : et donc voilà, ça me permet de continuer sur ma lancée.





Je ne lis jamais les critiques, jamais, jamais

Jérôme : Jusqu'à « La Crise » ou vous devenez plus populaire ou ...?

Zabou Breitman : oui, mais j'en sais rien de ça parce qu'on me l'a déjà cité.

Jérôme : pas vraiment ?

Zabou Breitman : mais moi, ça change absolument rien.

Jérôme : parce que c'est un énorme succès quand même « La Crise »...

Zabou Breitman : oui, mais moi je m'en rends pas compte.

Jérôme : surtout que derrière, y a « Cuisine et Dépendances », non ?

Zabou Breitman : Oui mais je me rends pas compte de tout ça.

Jérôme : c'est vrai ?

Zabou Breitman : ben non.

Jérôme : ça change pas la vie d'avoir des films qui ont beaucoup de succès ?

Zabou Breitman : non, peut-être maintenant oui. Mais alors ce qui fait changer la vie, c'est Roger Planchon. C'est « Georges Dandin ». Ça, ça m'a changé la vie. Ça a été la grande, le grand moment de ma vie, ça a été Roger Planchon, ce qu'il m'a appris et ...



Jérôme : donc, quand vous jouez « Georges Dandin »...

Zabou Breitman : oui. Il s'est passé deux choses très, fondamentales : la rencontre avec Roger Planchon, alors là, qui m'a appris tout le reste de ce que je savais déjà, m'enfin tout, tout, tout, la direction d'acteurs, tout, la mise en scène, les machins...

Jérôme : immense metteur en scène, hein...

Zabou Breitman : ouais, et ça, ça m'a fait, enfin bon, voilà on va dire, finir une grande partie de mon éducation. Et enfin, une autre chose collatérale qui a été très déterminante dans mon travail, dans ma carrière, c'est qu'il y a eu une critique de Roger Planchon, enfin de « Georges Dandin », dithyrambique, tout le monde cité, tous les acteurs cités, et trois lignes sur moi dévastatrices.

Jérôme : non ?

Zabou Breitman : disant : elle est à chier, elle est nulle, elle sait rien faire, un nom qu'on oubliera vite, voilà.

Jérôme : et ça, c'est formateur pour vous ?

Zabou Breitman : alors, vous allez voir. Et ça, c'est affiché dans le théâtre. Et je dis à Roger Planchon : mais c'est monstrueux d'avoir affiché ça. Parce que...et moi je suis dévastée, je suis dévastée. Et là, il me dit : oui mais c'est... de toute façon tu seras regardée et tu seras...il me dit : alors à ce moment-là faut plus rien lire. Et je lui ai dit : ben, je lirai plus rien. Il m'a dit : oh tu pourras pas. J'ai pu, et je peux et je le fais.

Jérôme : vous ne lisez jamais rien ?

Zabou Breitman : jamais rien sur moi, jamais, jamais !

Jérôme : jamais ?

Zabou Breitman : jamais, je vous jure que c'est vrai. Et on me dit : même en bien ? Ben non, c'est pas du jeu parce que c'est exactement pareil. Alors si on croit ce qui est écrit en bien, on croit ce qui est écrit en mal.

Jérôme : bien sûr, si on prend un, faut prendre l'autre.

Zabou Breitman : ou on prend les deux ou on prend rien. Rien jamais. Ben vous savez, ça m'a fait l'effet de ne plus jamais me regarder marcher de dos. Parce que c'est exactement ce qui se passe. La critique, c'est vous de loin. Mais je ne suis que moi à l'intérieur. Donc, c'est pas possible.

Jérôme : ne pas s'exposer au jugement ?

Zabou Breitman : alors, c'est pas ça. S'exposer au jugement, c'est faire de la mise en scène, ça, c'est s'exposer au jugement. C'est ne pas lire la critique, ça n'a rien à voir.

Jérôme : mais ça vous amène quoi de pas les lire, expliquez-moi mieux ?



Zabou Breitman : ben je fais ce que je veux... « Mais t'as pas peur que... ? » ben non. Non, en revanche, s'exposer aux critiques : ben si, c'est-à-dire que moi j'ai des amis, des vrais, qui peuvent me dire : ah ouais mais là...Et on discute. Et y en a qui aiment pas. Y en a ! Mais ça m'a permis un jour, on fait un voyage, y avait un critique qui était dans ce voyage et j'étais super contente de faire ce voyage. Et on me dit : ah mais ce critique, il t'a descendue sur je sais pas quoi. Mais je dis : mais j'en sais rien, moi. Et on s'est rencontré, et il se trouve qu'il connaissait très bien le cinéma russe, mais moi aussi parce que, comme je voyais tout...on a commencé à parler, et le mec, je voyais qu'il était...et on est devenus copains.

Jérôme : ha ha !

Zabou Breitman : eh ben ouais, mais bon... il avait peut-être des travers, des trucs, un peu d'énervement sur des trucs. Et peut-être qu'il avait raison à un endroit sur ce qu'il disait. Sauf que moi je ne peux pas travailler comme ça. Je ne sais pas le faire. Après il y a des gens qui lisent tout, ... Moi, rien

Jérôme : rien du tout !

Zabou Breitman : c'est super ! c'est super confortable.

Jérôme : c'est un gain de temps considérable aussi

Zabou Breitman : (*rires*). Ouais.

Jérôme : pour faire quelque chose de constructif parce qu'y a des gens qui passent beaucoup de temps à savoir ce que les autres pensent d'eux...

Zabou Breitman : ce qu'ils pensent d'eux, et là, vous voyez on est dans le truc extrême, là aujourd'hui.

Faites vous-même votre malheur

Jérôme : on vous a mis un bouquin, qui est un bouquin que j'adore.

Zabou Breitman : vous le connaissez ?

Jérôme : Evidemment !

Zabou Breitman : mais non ! vous le connaissez ?

Jérôme : oui.

Zabou Breitman : oh, je suis contente !

Jérôme : par cœur, même. Un livre de Paul Watzlawick , sociologue, psychanalyste, théoricien de l'information de Palo Alto, qui est un livre que tout le monde devrait lire une fois dans sa vie je pense...



Zabou Breitman : « Faites vous-même votre malheur ». Mais, mais...bien sûr quand on le connaît, on le connaît par cœur parce qu'en fait, on n'arrête pas de le relire et le relire et le relire...

Jérôme : tout à fait

Zabou Breitman : Pour l'écriture, pour les personnages, pour soi...quand vous lisez, vous vous dites : non, ça c'est pas moi, par contre ça oui, ça je le fais. C'est pas génial ce truc ?

Jérôme : c'est dément.

Zabou Breitman : je suis super contente que vous connaissiez ça.

Jérôme : donc, il explique en gros comment nous les êtres humains, on est quand même très forts pour fabriquer nous-mêmes notre propre malheur. Se fabriquer et des prisons, et des *patterns*, des modes de fonctionnement qui ne feront absolument pas notre bonheur. Un truc formidable au début, il dit : si vous voulez vraiment être malheureux dans la vie, y a un truc infallible, c'est d'avoir un objectif et de vouloir l'atteindre à tout prix.

Zabou Breitman : garde-toi d'arriver, c'est le titre de ce chapitre que j'adore. Génial, ça.

Jérôme : et en même temps, on a l'impression que chez les artistes, y a ça.

Zabou Breitman : oui.

Jérôme : on se fixe un objectif parce que c'est beaucoup d'appelés, peu d'élus. Y a beaucoup d'artistes qui courent après une chose qu'ils n'atteindront jamais toute leur vie, ce qui fait des vies relativement sacrifiées et malheureuses.

Zabou Breitman : oui, mais si vous avez le théâtre, vous avez exactement ça dans le théâtre, ça. C'est-à-dire la quête permanente de la représentation parfaite dont on sait qu'elle n'arrivera pas, et dont on sait qu'il ne faut pas qu'elle arrive. Parce que la perfection, la fin, c'est la mort. Donc la seule façon d'être en vie, c'est d'être à la quête et à la recherche permanente de quelque chose qui n'arrivera pas. Le seul truc qui est définitif et sûr, c'est quand c'est terminé. Ah non mais, j'adore ce truc. Y en a un que j'adore, c'est le truc qui s'appelle « Madame Lot et sa famille » sur la glorification du passé. C'était mieux avant

Jérôme : Le « c'était mieux avant », c'est très fort.

Zabou Breitman : quand elle regarde en arrière sur Sodome et Gomorrhe et qu'elle est changée en statue. Et on dit bon, on imagine que ce qui se passait sur Sodome et Gomorrhe était autrement plus intéressant que la perspective de suivre son mari sur une montagne chauve. (*rires*) C'est tellement joyeux.

Jérôme : c'est hilarant mais on se voit dans chaque page évidemment, hein.

Zabou Breitman : c'est terrible, terrible. Oh la vache ! Et ça sert, hein, en plus il est utile ce truc, il est utile parce qu'il est joyeux.



Jérôme : tout à fait. On le tolère parce qu'il est joyeux.

Zabou Breitman : il est pas culpabilisant.

Jérôme : non, il est pas culpabilisant, il nous dit qu'on est tous comme ça.

Zabou Breitman : ouais...ouais, c'est permis.

Jérôme : et ouais, malheureusement c'est permis. (*rires*)

Zabou Breitman : mais c'est vrai !

La logique imperturbable du fou

Jérôme : et vous fabriquez plus votre propre malheur vous ?

Zabou Breitman : alors si...

Jérôme : de quelle façon vous vous y prenez pour fabriquer votre malheur ?

Zabou Breitman : ah la la il faut que je réfléchisse, alors c'est pas facile de déterminer, de mettre en mots. Alors, j'ai fait un spectacle qui s'appelle « La logique imperturbable du fou » et, y avait des psychanalystes qui sont venus et qui disaient que la logique imperturbable, c'est un endroit où on est nous, et on a une logique imperturbable quand on ne se sort pas et c'est à cet endroit-là qu'on est fou. C'est un endroit dont on peut pas sortir. Dont on ne peut pas assouplir le système. Voilà, le système est...

Jérôme : votre système d'assouplissement du désir qu'on s'est fixé.

Zabou Breitman : oui, exactement. Alors, c'est cet endroit-là. Alors, ça peut faire un malheur puisque vous êtes imperméable en fait. C'est l'imperméabilité. Donc, ça, c'est compliqué quoi. Je peux être imperméable. Ou en tout cas ne pas voir à quel endroit, c'est-à-dire j'ai peur de perdre ma liberté, mais avec des systèmes, des mises en place de trucs, avec des systèmes qui sont finalement des systèmes... carcéraux quoi ! C'est-à-dire en fait, que pour garder ma liberté, je m'enferme. Donc voilà. C'est complètement fou, bien sûr, ça l'est. Enfin, oui, c'est fou. Mais c'est garder sa porosité, c'est-à-dire en fait que je vais mettre des limites. Autant dans la vie j'ai quelque chose de complètement éclaté, un peu n'importe quoi, dans le travail y a un truc obsessionnel, mais dingue ! qui devient...et par moment je me dis : mais stop, quoi !

Pourquoi c'est si important de raconter des histoires ?

Zabou Breitman : ha ! parce que je pense que ça permet une immortalité totale, quoi !

Jérôme : c'est-à-dire ?

Zabou Breitman : ben, ça nous permet une autre vie qu'on ne pourra pas vous enlever quoi, même. Je pense que c'est ça. Mais je sais pas, c'est peut-être qu'une analyse à deux balles, hein.

Jérôme : Désolé de vous décevoir mais elle vous sera enlevée de toute façon, toutes vos vies parallèles vous seront enlevées en même temps que la principale.



Zabou Breitman : mais pas celle-là, non, parce que celle-là elle vit quand-même à côté et c'est comme une espèce de petit...

Jérôme : elle reste

Zabou Breitman : ben ouais, ben oui y a quand-même une petite chose comme ça. Alors, bon...

Jérôme : et ça vous intéresse de rester vraiment ?

Zabou Breitman : non, je crois pas. Non ! Je suis pas ...je m'en fous un peu.

Jérôme : donc, on reprend la question.

Zabou Breitman : allez, on reprend la question, ok

Jérôme : à votre avis, pourquoi c'est important de raconter des histoires ? pourquoi on y met autant d'énergie, d'obsession comme vous dites ? en quoi est-ce à ce point important ?

Zabou Breitman : parce qu'on est très vivant. On est vivant !!!! Alors ce n'est pas pour ne pas être mortel, c'est pour être plus vivant. C'est pas tout à fait pareil, effectivement. Donc, c'est pour être...

Jérôme : vous vous sentez plus vivante quand vous créez quelque chose ?

Zabou Breitman : oh la la ! ah mais bien sûr ! C'est-à-dire alors, plus vivante, ça peut être dans différents types de trucs, par exemple quand mes parents sont décédés, j'ai fait le tour du monde. Pour ne pas être écrasée par le chagrin. Or, la nature rend plus vivant aussi. C'est un autre endroit pour être plus vivant. Pour moi ça fait ça. En revanche, au bout d'un moment, il fallait que je rentre. Au bout de deux mois, j'en pouvais plus. Il fallait que je fabrique quelque chose. Mais fabriquer est fondamental, mais c'est pas ce que je fabrique qui est fondamental. C'est « fabriquer », donc c'est pour ça, ça répond au tout premier truc qu'on se disait tout à l'heure, c'est pas tellement cinéma ou machin et tout ça, c'est aussi de fabriquer quelque chose. Mais ça peut être fabriquer une robe, hein. Je dessine des robes et .. ben oui. Ça peut être fabriquer un objet. Fabriquer manuellement quelque chose. Fabriquer, je deviens dingue dans la fabrication. Dingue, c'est-à-dire que je ne peux plus m'arrêter. C'est jusqu'à ce qu'il se passe quelque chose, comme si ça mettait en marche un système, justement on parlait de système de bonheur, un endroit...c'est québécois, un chanteur québécois qui s'appelle Pierre Lapointe qui a une chanson que j'aime énormément qui s'appelle « Nos joies répétitives ». Et ben c'est ça, ces joies répétitives et qui fabriquent, au bout d'un moment encore et encore... Alors, c'est René Char qui disait un truc du genre : vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir. Mais je pense que créer c'est ça. C'est-à-dire qu'on crée, et puis en regardant ce qu'on est en train de fabriquer, on est obsessionnel sur quelque chose et on se dit qu'en fait cette chose-là est la recreation d'un souvenir. Parce qu'on le voit une fois que c'est fini, on fait : ah la vache, ça vient de là ! Recréer un état permanent de bonheur mais avec plein de petits trucs, hein, d'endroits qu'on...alors qu'on ne sait pas forcément, que je moi je souhaite parfois souvent ne pas savoir et c'est aussi la critique qui peut être dévastatrice. Parce que...



Jérôme : parce qu'elle touche à quelque chose de très intime évidemment, dans ce cas-là.

Zabou Breitman : et qu'il ne faut pas expliquer. Parce que c'est comme l'histoire drôle, on la décortique, elle ne fait plus rire personne. Y a un endroit vibrant d'inconscient qu'il faut laisser comme ça, un petit peu mystérieux parce que sinon c'est fini. Alors après, c'est autre chose, ou on fait Paul Watzlawick et c'est drôle.

Jérôme : et c'est drôle.

Zabou Breitman : et c'est pour ça que c'est possible, parce que c'est drôle et que donc c'est une part de l'esprit qui permet de ...c'est une soupape merveilleuse, quoi !



Se souvenir des belles choses

Jérôme : vous parlez de vos parents tout à l'heure, cette situation très compliquée de connaître le succès, puis ce que vous appelez carrément la misère.

Zabou Breitman : oh ouais !

Jérôme : vous allez vivre une histoire, j'imagine, très forte notamment avec votre papa puisque votre premier film en tant que réalisatrice, vous êtes co-scénariste avec votre papa, ça déjà ça doit être formidable, c'est « Se souvenir des belles choses », qui est un film précieux.

Zabou Breitman : merci.



Jérôme : Magnifique. Vous allez d'ailleurs avoir le César de la première œuvre de fiction. Ça c'était important de le ramener vers quelque chose ou c'est pas ça qui est important, c'est autre chose ?

Zabou Breitman : alors, ça s'est passé d'une manière amusante, c'est que Xavier Gélín, qui produit le film, j'ai fait deux films avec Xavier. Il faut savoir que Xavier Gélín était comme un cousin pour moi parce que son père Daniel était au cours Simon avec mon père. Ils avaient le même âge, ils étaient nés en juillet 1921 tous les deux, ils se sont connus à 18 ans. C'était son copain, et là je comprends ce que c'est parce que mon fils sort du Conservatoire, et je sais comment les copains c'est fort. Mais bon, lui Daniel a eu la carrière que l'on sait et mon père non. Et Xavier, on avait des discussions communes, ...on savait de manière intime ce qu'on pensait, comment on était éduqués parce que Daniel, c'était le même genre de papa. Et un jour, Xavier me voyait tout le temps sur le plateau et il me dit : pourquoi t'écris pas un truc, toi ? Il fallait que ça soit lui qui me pose la question. Alors je dis : ah ben ouais. Il me dit : ben écoute, propose-moi un scénario. Un jour, il m'appelle et il me dit : mais toi, il faut que tu réalises évidemment. Propose-moi un scénario. J'ai proposé un premier truc, il me dit non, un deuxième et plus ça allait, plus je lui proposais des trucs courts. Le dernier truc, 2 pages : Se souvenir des belles choses. Il me dit : c'est ça ! Et je lui dis : mais je ne sais pas avec qui l'écrire alors y a un mec, na na na...et sinon je pensais à mon père. Il me dit : ben, un film sur la mémoire, tu peux pas l'écrire avec quelqu'un d'autre que ton père. Mais ce qui était en plus naturel et je lui dis : ah ben oui t'as raison. On a écrit avec mon père, on s'est marré comme des fous à écrire cette tragédie. Ben oui, bien sûr. Et après, comme c'est quelqu'un de très pudique, c'était un homme très pudique, toute la partie drame pur, il avait du mal à certaines choses. Il me disait : bon, je te laisse un peu faire ça. Et on a...on s'est éclaté. Eclaté ! ma maman joue dedans, j'étais heureuse. Ouais, j'étais fière pour eux. J'étais heureuse pour eux. Je ne sais pas s'ils l'ont si bien vécu en fait.

Jérôme : pourquoi ?

Zabou Breitman : ben parce que je les employais, et ma maman ne l'a pas très bien vécu. Et oui, c'est compliqué, hein, c'est pas si simple. Moi je me dis : ouais c'est cool. C'était un peu douloureux pour elle. Et puis, elle a été grande vedette. Et elle me dit : je suis rôle numéro 27. Sur la feuille de service. Et là, l'assistant, je lui dis : elle l'a très mal pris. Et il me dit : chuis con, chuis con, j'aurais dû faire gaffe à ça. Et il était très mignon, mais je lui dis : ben non mais...et elle a été très, en fait, assez malheureuse de cette expérience, bizarrement. Mais vous savez, je pense que quand le malheur arrive, fort, il est très compliqué à... quand il est ancré, je crois qu'elle avait eu une vie jeune extrêmement difficile, et bien je crois que tout mélangé, ça devient un peu opaque, hein, et vous rentrez pas facilement. Après, c'est compliqué, quoi...

Jérôme : très difficile de sortir.

Zabou Breitman : très difficile, oui, d'en sortir. Et j'ai été un bébé heureux, très très heureux. Et j'ai été plus sombre après. Et je pense qu'il m'a fallu cette dose de bonheur naturel, quasiment on va dire, pour éponger.



L'auto-censure, tous ces trucs là ça me rend folle

Jérôme : c'est quoi qui vous a rendue sombre dans la vie ?

Zabou Breitman : je pense que ça a été...quand même ça atteint, ce truc-là. Ce qui me rend...

Jérôme : c'est la tristesse des parents ?

Zabou Breitman : non, c'est la tristesse des gens qui ne sont pas libres. C'est-à-dire, tout ce qui est : ah ben non, on ne peut pas. Tout ce qui n'est pas possible me rend très triste. C'est pas vrai que c'est pas possible, on peut, on peut. Mais moi, j'ai été élevée comme ça. Donc quand on te dit : ah ben non tu peux pas, ça me rend dingue. Ça me rend dingue ! Bien sûr que si tu peux ! L'auto-censure, tous ces trucs là ça me rend folle. Mais je me dis mais c'est terrible ! On a une vie ! ah non c'est trop bien la vie ! non, on peut, bien sûr qu'on peut ! c'est pour ça que j'adore quand y a des gens qui...

Jérôme : mais comprenez que pouvoir ça demande une certaine forme de courage et le courage demande une certaine forme de fondation.

Zabou Breitman : oui, alors vous avez raison. Je suis absolument d'accord avec ce que vous venez de dire, absolument. Et je l'ai pas compris tout de suite. Je l'ai compris très tard. Pour moi, c'était une évidence. C'est ma fille qui me disait : mais maman tu peux pas, tu te rends pas compte de cette, et elle m'a rappelé ce mot « chance », d'avoir eu tout ça. C'est-à-dire la fondation, le machin, .. Et petit à petit, même quand le malheur est arrivé, il est arrivé à un moment donné où même si j'avais 8-9-10 ans, c'était quand même, ça y est, j'étais quand-même déjà bien... Et que c'était possible de tout comprendre. Alors que ce serait arrivé peut-être 2 ans plus tôt, c'était pas possible ou 4 ans plus tard, c'était pas...je pense que les choses se sont fabriquées et que c'est tombé, voilà, euh, bien.

Jérôme : le film que j'ai adoré avec vous, c'est le film de Bezançon.

Zabou Breitman : oh que j'adore ce film !

Jérôme : « Le premier jour du reste de ta vie », qui est un film absolument sublime.

Zabou Breitman : sublime, sublime, tellement beau ! quel film ! qu'est-ce que j'aime ce film !

Jérôme : il est formidable, hein !

Zabou Breitman : formidable ! avec cette scène dans le taxi qui, à l'écriture, où elle respire le dernier air de son mari sur son petit coussin gonflable qui en plus, est le coussin parce qu'il avait mal au dos, et qui va respirer... mais j'ai lu ces deux lignes, hein. Les deux lignes, je crois que pour ces deux lignes-là

Jérôme : vous vouliez faire le film ?



Zabou Breitman : parce que le film est dans ces deux lignes-là. Le film, il est aussi fort que ça, quoi ! Et c'est ça en fait un grand film aussi. C'est...y a un « endroit ». Y a deux lignes, y a un endroit... Mais la construction du film est extraordinaire.

Jérôme : oui ; C'est formidable !

Zabou Breitman : formidable ! formidable. Je l'adore, je l'adore ! D'ailleurs, c'est un film qu'on revoit. C'est amusant, hein. Y a des films...

Jérôme : c'est un film qu'on revoit, massivement d'ailleurs

Zabou Breitman : y a des films qu'on voit, et qu'on ne reverra jamais et y a des films qu'on revoit ! et je pense qu'un film, ça se revoit.

Les Hirondelles de Kaboul

Jérôme : y a eu Gavalda, y a eu évidemment Delphine De Vigan avec « No et Moi », et aujourd'hui y a Khadra... avec « Les Hirondelles de Kaboul ».

Zabou Breitman : ouais, c'est vrai, ouais.

Jérôme : que vous adaptez en animation. Alors, voilà encore quelque chose de nouveau.

Zabou Breitman : oui.

Jérôme : c'est comme s'il fallait ... on ne s'arrêterait jamais d'essayer des nouvelles choses.

Zabou Breitman : oui, mais ça m'est...

Jérôme : parce que ça vous aviez jamais fait du coup

Zabou Breitman : non mais ça m'est venu. Je veux dire par là ce sont des choses qu'on me propose. C'est pas moi qui suis allée le chercher. C'est ça que je veux dire.

Jérôme : oui mais à l'âge que nous avons...

Zabou Breitman : oui.

Jérôme : euh...quand on a dépassé 40 ans

Zabou Breitman : vous êtes très sympa !

Jérôme : On a un peu tendance de temps en temps à refaire les choses qu'on sait faire. Et de se dire : oh, ça je ne sais pas le faire, ça va être une débauche d'énergie, peut-être inutile. Et vous, vous n'avez pas du tout ce réflexe. Vous vous dites : ça, je n'ai jamais fait, je suis prête à une débauche d'énergie pour cette chose que je n'ai jamais faite. Dont je ne sais d'ailleurs absolument pas si elle va m'amener du plaisir. C'est étonnant, je veux dire, de dire oui comme ça à des choses qu'on ne sait pas faire, toute sa vie.



Zabou Breitman : ah pour moi, ça amène du plaisir puisque euh...la première fois amène quelque chose d'inouï, c'est que vous ne savez pas ce qui va se passer. Et donc, ça apporte une sorte de liberté et aussi conserve une très forte intuition. L'intuition reste. Alors que l'intuition...

Jérôme : vous savez vous asseoir sur pas grand-chose d'acquis, évidemment !

Zabou Breitman : ouais. La répétition a tendance à écraser un petit peu l'intuition. Puisque vous savez déjà. Alors que l'intuition va vous guider, l'intuition c'est quand on dit : je le sens bien. C'est tellement fondamental. Ben oui, parce que donc du coup, c'est tout ce qui est pas écrit qui va venir vous aider. C'est tout ce qui est là, que vous avez et ...dont vous faites confiance de manière ...à la fois, furieuse, parce qu'il faut y aller, et légère en même temps, quoi ! C'est-à-dire que c'est super intéressant. Et puis le dessin, ben vous saviez, mais là maintenant vous l'avez vu et j'adore le dessin. Et l'animation, et la BD. Donc j'ai toujours aimé ça.

Jérôme : alors, l'histoire, elle est pas légère, légère, hein. Les Hirondelles de Kaboul on le rappelle c'est l'histoire de Kaboul après la prise des Talibans. Donc la charia a été imposée et on va suivre finalement 2 couples avec des hommes tout à fait perdus dans leur rôle d'homme, les deux ... et des femmes qui vont faire la différence. C'est-à-dire, qui ont un courage que les hommes n'ont pas. N'ont plus, en tout cas.

Zabou Breitman : c'est absolument ça, absolument ça.

Jérôme : elles sont moins déboussolées qu'eux.

Zabou Breitman : oui

Jérôme : alors que c'est elles qui prennent de plein fouet la violence de la charia évidemment puisqu'elles sont obligées de se griller, et énormément d'autres choses. C'était ça qui vous a plu dans le sujet aussi ? c'est que ces femmes-là...

Zabou Breitman : les deux. C'est le fond, et la forme.

Jérôme : c'est-à-dire ?

Zabou Breitman : ben, c'est-à-dire que le faire en film d'animation était fondamental pour moi. Je trouvais ça incroyable parce que je trouvais qu'on pouvait aller très, très loin. Et l'autre chose fondamentale, était que je voulais agir sur l'histoire de l'animation, c'est-à-dire que je ne voulais pas faire une animation comme je les vois d'habitude. En France, avec des personnages qui jouent pas très bien. Qui jouent pas assez bien pour moi, parce que je suis très, très difficile là-dessus. Qui jouent pas assez bien et qui, surtout, bougent dans tous les sens, n'importe comment. Et donc, y avait la possibilité, précisément pour raconter cette histoire dont vous parlez. Et d'avoir une intimité qu'on ne retrouve pas forcément dans les films d'animation. De l'intimité de jeu. De l'intime. Et l'intime, je me suis servie des voix, des acteurs et des gestes et des mouvements. Donc, l'intime, ça veut dire que les acteurs ont joué d'abord. On va faire la prise de son d'abord, on les fait jouer comme au cinéma, ils savent leur texte. On n'est pas là derrière une barre à lire un truc qui défile. Ils se chevauchent, ils se touchent, on peut entendre. Ils boivent. Ils sont habillés, ils étaient en costume. On a une référence, c'est pas du *motion capture* ni de la



rotoscopie, c'est-à-dire la rotoscopie, c'est quand on redessine sur une image qui existe, et la *motion capture*, c'est quand on capture tous les mouvements. Pas du tout puisque j'ai voulu absolument les dessins de Eléa Gobbé-Mévellec qui est la graphiste et la co-réalisatrice parce que c'est de l'aquarelle. Et donc, c'est abstrait. Mais donc, il fallait une référence. Et les acteurs ont joué d'abord et les animateurs ont animé d'après, ce qu'ils ne font jamais. Et ce qui est extrêmement compliqué. Mais qu'ils ne font pas. Alors là, ce sujet-là, je voulais que ça soit juste mais dans les deux justes : justesse et justice. C'est-à-dire que sinon, ... on ment. Et on peut pas mentir sur cette histoire-là. Donc, il a fallu le faire de cette manière-là. Et c'était ça l'idée ! c'est à dire que non seulement raconter cette histoire, c'est très bien, mais comment on va le faire ? C'est la manière, encore la fabrication, comment on fabrique mais pas comme on fait d'habitude. Et ça, ça me plaisait beaucoup, beaucoup parce que les dessins animés, ça fait longtemps que...parce que j'ai fait des voix, j'avais fait des voix pour Bécassine, pour Titeuf, et je me disais : mais non, faut pas comme ça, j'aurais pas fait ce rythme-là parce qu'on avait déjà un premier rythme qu'avait fait les animateurs. Je l'aurais fait beaucoup plus rapide, ça. Et donc, ça impose un faux rythme. Et là, Abkarian et Hiam Abbas, ils étaient...d'abord, ils jouaient, complètement. Swann Arlaud, Zita Henrot, ils jouent complètement les personnages. Ils ont un peu improvisé, et je leur demandais par exemple, je voulais remettre de l'approximation, ce qui ne se fait pas, de l'erreur. Je veux dire remettre de l'erreur et que l'erreur soit animée. Pour que on retrouve la vie. Parce que la vie, c'est l'erreur aussi. Et donc si y a pas d'erreur, ça marche pas.

Jérôme : oui, bien sûr !

Zabou Breitman : et donc, je leur demandais de tousser, de se racler la gorge, mon père est très très vieux dedans, il joue donc Nazich et c'est son dernier rôle, il a 93 ans, il a beaucoup de mal à parler d'ailleurs. Et donc, les animateurs ben, ils animent, on a pas enlevé le moment où il hésite. Ils animent l'hésitation. Et les acteurs savaient ça, et Abkarian à un moment donné il tousse, donc l'animateur, il a animé la toux et ils ont animé des petites improvisations, aussi. Je leur ai dit : vous pouvez faire des petites impros. Ils l'ont fait...ou quand Zita, elle a le tchadri, bon, avec la petite grille. Elle le portait vraiment, hein. Quand il la fait boire, ben, il lui a raté la bouche. Donc elle a rigolé en disant : attends c'est pas ma bouche, c'est mon nez. On l'aurait pas trouvé, ça. C'est incroyable ce moment-là. Et bien ça, on l'a gardé, évidemment, ! c'est...

Jérôme : une excellente idée.

Zabou Breitman : y avait un truc d'ultra réalisme mélangé à l'abstraction de cette peinture quasiment de Eléa, qui mélangeait, je trouvais, c'était comme ça, c'était intuitif. On s'est dit allez on y va, on fait comme ça.

Le spectaculaire du quotidien

Jérôme : y a une chose dont on n'a pas parlé, encore, c'est vos grandes mises en scènes au théâtre. L'une d'entre elles, c'est « Les Gens » ...

Zabou Breitman : ah ouais ! ah c'est dommage que ça soit pas ici, « La logique imperturbable du fou » parce que ça parle des gens, c'est pareil !



Jérôme : ah oui ?

Zabou Breitman : oui, c'est pareil, c'est le même principe, c'est sur des documentaires. Et ça m'énerve que ça vienne pas ici !

Jérôme : alors, voilà, quelle idée de dingue, d'adapter du documentaire au théâtre, c'est-à-dire que vous avez vu les documentaires de Raymond Depardon qui est un documentariste absolument colossal, on rappelle les travaux qu'il a pu faire sur les paysans de moyennes montagnes par exemple, qui sont des chefs-d'œuvre absolus. Quelqu'un qui prend le temps d'aller près des gens, des gens normaux et de les faire parler normalement. Et qu'est-ce qui vous a pris de dire : ces documentaires de Depardon où cet homme fait parler les gens, mais les gens normaux, moi je veux les amener sur scène au théâtre ?

Zabou Breitman : parce que je trouve que le quotidien, quand il est filmé comme ça, c'est du spectaculaire. C'est le spectaculaire du quotidien que j'aime.

Jérôme : c'est-à-dire ?

Zabou Breitman : eh bien, Depardon d'ailleurs il en fait des héros au fond, et d'ailleurs c'est lui qui m'a dit, Raymond Depardon, quand je lui ai demandé, il me l'a dit : ah ben c'est la bonne place le théâtre, pour faire ça. C'est la bonne distance, il m'a dit. Le mec, il est...pff. Voilà ! On sait que c'est un merveilleux personnage, mais voilà. Et d'avoir mis des gens, hôpitaux psychiatriques quand même, on sait plus qui est qui, on sait plus... c'est l'histoire de la blouse et l'entonnoir, quoi. C'est-à-dire que celui qui a la blouse, c'est le médecin, puis il suffit de changer et mettre l'entonnoir sur l'autre tête, et puis voilà. Alors y a un moment donné où c'est comme ça. Et le spectacle que je fais là aujourd'hui avec les 4 jeunes, c'est sûr, c'est encore plus là-dessus. C'est aussi des documentaires. Alors ce qui m'a pris...attention, y a eu des documentaires mais le verbatim, c'est-à-dire mis au théâtre, mais on prend les mots et on les met au théâtre. Or moi, c'est pas ça qui m'intéressait. C'est de prendre les gestes, les soupirs, ben c'est comme...en fait, effectivement, sur « Les Hirondelles de Kaboul », j'ai fait la même chose. J'ai dit : mais si vous ne gardez pas le soupir, vous enlevez du texte. Vous enlevez du texte, de la parole du « body language » comme on dit, vous enlevez le langage du corps. Le langage du corps, il est au moins aussi important. On peut dire exactement le contraire avec le corps que ce qu'on dit par la bouche, ou par les yeux. Donc, à la virgule, on reproduisait...parce que sinon on trahit, parce que c'est pas ce qui se dit. Ce qui se dit n'est pas ce qui se dit. Ce qui se dit, c'est un tout petit peu ailleurs. C'est pas dans ce qui se parle, les mots, ...

Jérôme : évidemment !

Zabou Breitman : c'est l'hésitation, c'est le mouvement qui vient dire le contraire, ... et ça, c'est merveilleux. Et au théâtre, ce qui est fascinant de mettre au théâtre le documentaire, c'est que la parole orale devient une parole écrite. Et que de la parole écrite redevient une parole qui se reproduit, à l'infini. Et elle devient spectaculaire. C'est-à-dire que ce quotidien devient spectaculaire parce que c'est spectaculaire. Je trouve que le quotidien est spectaculaire. En fait, je m'assieds sur des bancs, moi, et je regarde les gens. Ou je prends que les transports en commun,



tout le temps, parce qu'on voit, on voit, on écoute, et on fait des mini histoires. J'en fait tout le temps. Quand des gens me passent devant, tout le monde le fait, je fais un tout petit peu l'histoire qui s'est passée avant ou j'essaie de compléter le petit bout que j'ai entendu en me disant : qui est qui par rapport à qui ? qu'est-ce qu'il fait lui, par rapport à elle ? qu'est-ce qu'elle est par rapport à lui ? qu'est-ce que ?

Jérôme : qui sont ces gens qui promènent un bébé sur une nationale ?

Zabou Breitman : pardon ? oui...*(rires)*. Mais évidemment, c'est qui ? pourquoi ils se promènent là ? Je pense que c'était les grands-parents, non ?

Jérôme : oui

Zabou Breitman : et voilà. On va prévenir la mère. Faut appeler la mère parce que là y a un petit problème. C'était qui, les grands-parents ?

Jérôme : je crois.

Zabou Breitman : c'était plutôt les grands-parents. Un peu tarés, non ? Remontant ce truc avec zéro piste, zéro trottoir *(rires)*. Mais c'est intéressant, non, de se dire mais qu'est-ce qui s'est passé avant ?

Jérôme : évidemment.

Zabou Breitman : j'adore ! qu'est-ce qui s'est passé avant, qu'est-ce qui s'est passé après ?

Jérôme : Viens, on va faire une promenade sur la nationale avec le petit. Oui, oui, d'accord.

Zabou Breitman : non, moi je pense pas. Je pense qu'elle a dit : bon on y va, on passe par là et lui il a dit : oh non. Elle a dit : oui, mais non, mais c'est plus court. Parce qu'il était derrière, il avait pas l'air d'accord. Je pense qu'il était un peu...il était pas content. Ou alors il s'en foutait, ou alors il avait pas envie. En plus, en plein cagnard *(rires)*, le truc complètement fou.





J'adore vivre

Jérôme : c'est très impressionnant je trouve de vous entendre parler parce que ce parcours de vie, il est atypique, évidemment...l'histoire de vos parents est assez folle

Zabou Breitman : oui. C'est ça...

Jérôme : et vous, vous avez l'air plein de vie comme ça. Comment on fait pour passer au-dessus... De ce que la société appelle l'échec, de ce qu'on pourrait appeler la tristesse.

Zabou Breitman : le deuil.

Jérôme : les autres, de ceux qu'on aime en fait, hein !

Zabou Breitman : passer au-dessus.

Jérôme : comment vous avez fait, vous, ça ?

Zabou Breitman : je crois que c'est la liberté qu'il m'ont donnée en fait. Ils me l'ont donnée au départ, c'est ce que vous disiez, hein. J'avais déjà les armes en fait. La curiosité, je crois. L'envie. Je suis ultra...j'adore vivre, quoi, en fait (*rires*). J'adore vivre ! j'adore ça !

Jérôme : et vous avez peur de mourir, du coup ?



Zabou Breitman : oui, bien sûr. J'ai horreur de ça, l'idée.

Jérôme : c'est ça qui est chiant quand on aime bien de vivre. Du coup, on se gâche un peu... ce qu'on adore parce qu'on a peur que ça s'arrête

Zabou Breitman : : j'adore vivre ! ah ouais j'aime trop ça ! (*rires*) mais j'adore ça. C'est pour ça, alors je vais vous raconter à quel point j'aime ça. Et vivre pour moi, c'est rire. J'adore, j'adore rire ! mais j'aime beaucoup pleurer. J'aime beaucoup pleurer, je trouve ça très important. Donc j'aime la tragédie. Je trouve ça très beau, très...les musiques qui me font pleurer, bon. La musique souvent, la musique me fait pleurer très facilement. Et mon père jouait du piano. Et bon amusez-vous les psychanalystes, j'allais sous son piano à queue à mon papa, et j'allais (*rires*) ...bon allez...allez, cadeau ! (*rires*) et j'allais dessous, et quand je sais pas, quand je m'ennuyais, ou quand j'étais morose. Parce que la morosité c'est moche, bon, bref...quand j'étais, je sais pas, entre deux eaux, je lui disais : tu peux me jouer un truc très triste s'il te plaît ? Et il jouait du Chopin. Alors, il me jouait une valse de Chopin, une nocturne, ultra triste, j'étais sous le piano, recroquevillée, je pleurais, je sortais du piano, je disais : merci et je partais. J'étais super contente. Parce que c'est un sentiment merveilleux.

Jérôme : c'est merveilleux.

Zabou Breitman : De pleurer...et on pleure pas parce que...alors je vais faire une autre citation ça fait un peu chic. Mais parce que je travaille sur Jules Renard, j'adore Jules Renard...ah j'adore Jules Renard ! Je travaille sur « Poil de Carotte » en ce moment. Et il a dit un truc dans son journal qui est un truc que je trouve incroyablement beau, il dit : on pleure ainsi, ... alors il faut que je le dise bien quand même, « on pleure ainsi parce qu'on a dans la mémoire les larmes universelles que la mort a fait répandre ». Je crois que la veille il avait pleuré, il s'était demandé pourquoi. Ce sont des larmes...y a un moment donné où les larmes passent aux larmes universelles. Donc, mon père me disait, il était assez dingue de Jules Renard, il me disait : mais dans les pays où ils sont affamés, ils pleurent pas beaucoup, ils pleurent plus, y a plus de larmes. Y a plus de larmes. Parce que les larmes, ça reste encore quand l'être humain est debout. Ça reste, et c'est fort, ça.

Jérôme : c'est beau, hein...

Zabou Breitman : c'est très, très fort, c'est les larmes universelles, c'est ...Oh la la...

Une grosse mémoire

Jérôme : vous savez que vous avez tourné ici ?

Zabou Breitman : oh ben oui, je sais très bien, je me souviens de tout, j'ai une mémoire...alors on est hypermnésique.

Jérôme : Blanval, c'est ça hein ?

Zabou Breitman : bien sûr. Hypermnésique, Michel Mees, le réalisateur.



Jérôme : c'est vrai, vous avez une mémoire colossale ?

Zabou Breitman : oui, alors ça c'était le jeu avec mon papa de se souvenir de tout. Il me dit : tu te souviens de tout parce que tu le décides. Incroyable !

Jérôme : vous avez une mémoire colossale ?

Zabou Breitman : mais parce que l'hypermnésie, ça se travaille, hein. On a une grosse mémoire, ouais.

Jérôme : mais vous avez des jeux de cerveau.

Zabou Breitman : oui, énormément.

Jérôme : lesquels ?

Zabou Breitman : ben sur l'hypermnésie, tout, plein, plein, plein, depuis toute...je me souviens encore, un truc qui me sert à rien mais ça c'est très, très drôle, d'où y avait, dans les années quand j'ai passé mon bac, donc en 78-79, où est-ce qu'il y avait de l'aluminium aux Etats-Unis ? Parce que j'ai des moyens mnémotechniques en permanence. Je connais la ligne, les planètes par rapport au soleil .. les nerfs du cerveau, enfin des trucs absurdes...

Jérôme : parce que vous avez des moyens mnémotechniques et que ça ne s'est pas effacé, hein ?

Zabou Breitman : ben non parce que le moyen mnémotechnique, vous le gardez, donc de toute façon, la petite phrase « me voici tout mouillé, je suivais un nageur pressé », c'est par exemple toutes les planètes dans l'ordre : me voici tout mouillé : Mercure, Vénus, Terre euh euh...Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, et Pluton il fait plus partie mais bon, il a été viré. Mais euh, voilà !

Jérôme : d'accord !

Zabou Breitman : ou alors je connais les 12 apôtres. Alors c'est très drôle parce que c'est une famille athée, et laïque et pas croyante, voilà. Et je connais les 12 apôtres alors que très peu, très peu de gens, très croyants, qui les connaissent tous

Jérôme : je connais même pas les 7 nains, pour vous dire

Zabou Breitman : (*rires*) c'est les mêmes ! Oh c'est super beau !

Jérôme : joli, hein ? Et bien vous êtes arrivée.

